

Dans la boîte à surprises de Colette Carrigan

Crowning Glory

Guylaine Massoutre

Numéro 138 (1), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2011). Compte rendu de [Dans la boîte à surprises de Colette Carrigan / *Crowning Glory*]. *Jeu*, (138), 18–20.

Crowning Glory

TEXTE ET MISE EN SCÈNE SYLVAIN DIAMAND ET COLETTE CARRIGAN

SCÉNOGRAPHIE SYLVAIN DIAMAND

LUMIÈRES LAURENT FILO / ARTS PLASTIQUES JONAS DELAYE

ENVIRONNEMENT SONORE JEFF GONDEK

AVEC COLETTE CARRIGAN.

PRODUCTION DE LA COMPAGNIE AKSELERE,

PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE DU 5 AU 9 OCTOBRE 2010.

GUYLAINE MASSOUTRE **DANS LA BOÎTE À SURPRISES DE COLETTE CARRIGAN**

Un théâtre d'objets est installé devant le public, et la scène, béante, resplendit d'une clarté joyeuse dans l'espace noir. Une coiffeuse, astucieuse console équipée des miroirs, brosses, ciseaux et autres objets de mode, est installée au centre de la scène ; une chaise ancienne tourne sur son pivot. Des cheveux coupés, éparpillés au sol, indiquent clairement le lieu fictif – un salon de coiffure ; une vieille radio, des fleurs séchées, une théière nous font signe que la scène se situe en Angleterre, autour des années 60. Il est clair que le personnage qui s'y campe promptement est une ouvrière de métier, reine de la coiffure et maîtresse des lieux. Tel le diabolin sorti d'une boîte à surprises, Colette Carrigan, en soliste, va nous raconter une histoire, en inventant la comédie et le drame dans une mise en scène d'ombres et d'objets. D'abord, elle met en situation l'intimité d'un espace propre, monologuant comme pour soi, tantôt en anglais, tantôt en français, puis elle se tourne vers nous, qui sommes tenus jusqu'à la fin dans la confidence et le pathos croissant d'une histoire personnelle. *Crowning Glory* est un fascinant ballet d'objets, bâti sur la capacité de l'artiste à générer des émotions pleines de mouvement et de surprises.

C'est lundi, le salon est fermé. Le moment est idéal pour pénétrer dans les coulisses de l'endroit. La coiffeuse imite une cliente, mais rapidement elle se découvre un talent plus intéressant : Kitty, la chaise vacante, jouera ce rôle, affublée d'une perruque et d'un tablier blanc. La conteuse est alors prête à animer le mirage de son quotidien, ici suspendu aux possibilités d'une vacance, et le public devient rapidement captif de cette coiffeuse, qui interpelle les objets de son décor coutumier et les transforme en partenaires vivants. Le balai, la chaise de la cliente, le peigne et les ciseaux épousent la fonction de seconds rôles dans un étrange jeu de mémoire. Sans que le public y trouve les artifices forcés, il se rend aux appâts de la manipulation, Carrigan étant non seulement actrice, conteuse, mais aussi manipulatrice d'un théâtre d'objets réduits : la coiffeuse y franchit les cadres de son métier pour raconter son enfance, et surtout ses déboires d'enfant abandonnée, puis reprise par sa mère qui la sort de l'orphelinat où elle l'a déposée. Se déroule alors une histoire de dressage à vous faire dresser les cheveux sur la tête.



Crowning Glory de Sylvain Diamand et Colette Carrigan (Compagnie Akselere), présenté au Théâtre la Chapelle à l'automne 2010.
SUR LA PHOTO : Colette Carrigan. © Éric Grundmann.

Mystères psychologiques et jeux d'ombres

Tout débute par un clin d'œil du lapin à Alice, franchissant le miroir. « Vous pouvez tout me dire ! » clame la conteuse, s'autorisant immédiatement du rôle d'exploratrice de la mémoire qu'elle s'est approprié. L'histoire est celle d'une enfant non désirée, abandonnée chez des religieuses par une mère aussi mal prise que frivole, et la fillette grandit entre les murs dans une surveillance étroite d'institution sévère. Un jour, son destin change : elle retrouve sa génitrice, mieux nantie et désormais prête à élever son enfant. La voici propulsée dans un nouvel univers. La relation, on le devine, n'est pas celle qu'on attend d'un tendre nid familial, mais bien une sorte de nouvelle « mise en plis », une rectification de l'éducation minimale reçue chez les sœurs, et l'enfant découvre une nouvelle règle de vie. La métaphore du cheveu lisse que la coiffeuse s'applique à placer sert de révélateur à la conteuse, la vérité de sa propre vie se lisant sur ce fil soyeux, symbole du destin dans les mythes anciens, ouvert à la continuité du passé et du présent.

Le salon se prête à mille métamorphoses. En quelques étapes rituelles en ce lieu, on vous change une tête, on fait de vous une reine de beauté, on vous dit la plus belle au milieu des jeux de reflets. Mais vous n'aimez pas davantage cette tête apprêtée que l'ancienne, celle qui vous était insupportable. Le regard de l'autre ne vous transforme pas au fond de vous-même. Le conte d'enfance est là, écho subtilement amené. Par le jeu des renversements de taille, par un échiquier géant et la présence d'un troublant cavalier rouge, par le grossissement des détails, le drame latent s'accroît à volonté, dévoilant les doubles sens, les ruses de l'inconscient, bref tout ce qui signe la construction heurtée d'une identité. Perte de repères, désir de chercher dans les objets les traces d'une continuité, d'une présence qui a manqué, tout est prétexte à invention formelle et

à révélation émotionnelle. Le théâtre joue ici son rôle cathartique, met en œuvre sa faculté de transferts. Après le spectacle, Colette Carrigan nous confie que cette fonction révélatrice entre certains spectateurs et la pièce se produit effectivement. Chacun y reconnaît quelque chose de soi, par exemple dans cette scène très drôle qui voit la confrontation d'un jet de savon et d'une tresse défaits, superposant la conception de l'enfant et le quasi-viol de sa mère, sous la forme théâtrale de ce qui en résulte, un simple ruban souillé. Née sous X, l'héroïne demande des comptes à un environnement auquel elle prête ses propres facultés d'adaptation et de fabulation ; elle parvient à transcender sa demande en objet d'art.

L'abandon et l'adoption ne sont pas des exceptions, et les difficultés qui résultent des parcours de vie complexes touchent non seulement ceux qui en sont les victimes, mais aussi tous les autres adultes, sensibles à la perplexité des enfants, à l'insécurité de grandir, à l'insatisfaction de choisir sa propre existence et aux formes diverses de résilience. Ce thème de l'éducation abusive, manquante, inquiète qui connaît pour sa part les pouvoirs excessifs qu'ont les adultes sur la vie enfantine : c'est un sujet universel. Il est particulièrement au cœur des contes, et dans *Crowning Glory*. Il faut remercier le Théâtre la Chapelle et le producteur québécois Casteliers, qui nous ont permis de revoir cette intelligente et sensible compagnie européenne dans une nouvelle production astucieuse, minutieuse, entraînante et visuellement fascinante. Les techniques variées de manipulation d'ombres, du corps fragmenté de l'actrice et des menus objets du décor, ainsi que le déploiement du meuble central, qui s'ouvre tel un rêve, sont ici, après le témoignage social de *Sleeping Beauty*, créé en 2004, au service d'un essentiel questionnement sur les mœurs et l'identité. ■